

Citations décisives

SOMMES-NOUS DES « ANIMAUX POLITIQUES » OU DES ERMITES CONNECTÉ·ES ?

Nous avons inventé le télétravail, les écouteurs à réduction de bruit, les livraisons à domicile. Sommes-nous l'espèce la plus sociale et la plus capable d'isolement volontaire ? La plus connectée et solitaire ? Aristote appelle ça redevenir une bête.

Pour lui, « l'homme est par nature un animal politique » (*Les politiques*) et l'humain qui vit hors de la Cité est soit un être dégradé (= une bête), soit un être surhumain (= un dieu, une déesse). L'humain est un animal civique, un animal de la cité.

Il ajoute que l'Homme seul dispose du langage qui permet de différencier l'avantageux et le nuisible, puis le juste et l'injuste, là où la voix animale ne peut que séparer le douloureux et l'agréable. Les animaux crient ; les humains débattent. Quand nous cessons de débattre, nous rejoignons le règne animal.

Et nous pouvons faire un pas de plus : dans cette perspective aristotélicienne, l'individualisme est une manière d'avancer en scrollant du pouce vers une déshumanisation.

Car quand Aristote parle de « politique », sa définition est bien plus large que celle d'une *simple* activité humaine qui occupe les urnes, les plateaux et les apéros. Il est tellement dans notre nature humaine d'être politique, qu'il nous est impossible de nous en passer.

Et dire ne pas « aimer la politique » ou ne pas « être politique », c'est encore une manière de l'être. C'est militer pour des liens plus lâches. Ne pas investir notre attention dans les votations reste une façon parmi d'autres de construire les vivre-ensemble. En prenant ses distances avec les discussions qui l'organisent.

Pour Aristote, être apolitique, c'est donc surtout une façon d'être dans le déni. Et de fuir notre humanité.

Or, parmi les critères du vivre ensemble contemporain, il y a une culture mondialisée et du numérique partout. Autrement dit : notre « Cité » est devenue immense.

Ainsi, on peut poser cette question : notre temps passé dans l'océan derrière nos écrans, est-il une manière de pratiquer la politique et de construire le collectif ou est-ce une manière de se dégrader et de se faire bête ?

Une telle question polarisante, tirant vers un sophisme du faux dilemme, appelle directement des nuances. Et, là, un mot est précieux : l'ambivalence.

On croit souvent qu'ambivalent signifie une sorte d'hésitation entre A et B. Or, c'est le « fait d'avoir, de présenter deux aspects qui s'opposent ou non de façon radicale ». C'est donc A et B. Une réunion en visioconférence relie des équipes dispersées sur plusieurs fuseaux horaires et appauvrit la qualité du lien.

Le numérique est ambivalent. Il relie et isole, informe et intoxique, apporte des progrès et des problèmes.

Pourquoi cela nous intéresse-t-il ?

Une équipe est davantage qu'un groupe d'individus. C'est une *polis* miniature.

Diriger, manager, c'est alors faire de la politique au sens aristotélicien, c'est-à-dire créer les conditions du « vivre ensemble ». Ou du « travailler ensemble », qui en est une facette.

C'est intéressant, car cela éclaire précisément pourquoi un panier de fruits frais, un baby-foot en accès libre au coin cuisine ou une réduction sur une application de méditation ne fonctionnent pas comme outils de *team-building*. Personne n'y prend en charge la construction patiente de l'esprit d'équipe. Personne n'y est en train de créer du lien. On laisse faire. Mais en mangeant une pomme. C'est décorer une cage.

Le « nous » se construit. Parfois, nous le subissons.
Mais le « nous » est indélégalable.

Avec philosophie,
- Bernt